This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARIES

R
507
B536
F38
1855
SAL

Faure, Louis.

Notice biographique sur le docteur Em. Bonafos... 1855.

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

680

M. Moutet

Faure

B
B697f

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

Le Docteur Em. BONAFOS,

LUE

A la Société Agricole, Littéraire et Scientifique de Perpignan,

PAR

Le Docteur LOUIS FAURE.

STANFORD LIBRARY

PERPIGNAN,

IMPRIMERIE DE Mlle ANTOINETTE TASTU, RUE DE LA PRÉFECTURE.

—

1855.

315747

Loin de moi la présomption d'avoir voulu tracer ici, même une simple esquisse biographique. La vie de l'homme de bien et du savant demande une plume exercée et un volume entier.

Ces quelques lignes, incomplètes et rapides, sont plutôt un témoignage de gratitude adressé aux fils, pour l'amitié dont ils m'honorent, que le panégéryque du père, qui était pour moi plein de bienveillance et d'amitié.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

Le Docteur Em. BONAFOS.

Le docteur Emmanuel Bonafos, Médecin en Chef des hospices civils de Perpignan, professeur d'histoire naturelle, d'accouchemens, etc., etc., etc.; né à Perpignan le 14 janvier 1774, mort le 9 novembre 1854, était issu de cette ancienne famille de Bonafos, longue et honorable lignée de médecins distingués, qui rappellent dans nos contrées les illustres Alcepliades de Rome. Praticiens de mérite, chez lesquels le caractère et les qualités qui ennoblissent notre belle profession sont héréditaires.

Son père, Joseph Bonafos, médecin estimé, marié en secondes noces avec Mademoiselle Siau Marie-Catherine,

était conseiller du Roi, médecin des camps et armées royales, médecin de l'hôpital civil et militaire de Perpignan, proto-médic de la province du Roussillon.

Mort en 1779, il laissa six enfans d'un premier lit, et trois d'un second mariage, deux filles et un fils, Emmanuel; tous trois en bas âge. Ces derniers enfans, par suite de la législation de l'époque, n'eurent qu'une faible part de l'héritage paternel. Leur mère, femme sainte et modèle des mères, leur fit cependant donner une éducation convenable et parfaite, aidée et soutenue qu'elle fut dans l'accomplissement pieux de ce devoir par son digne frère, André Siau, médecin de Stanislas, roi de Pologne. Cet oncle, frappé de bonne heure par l'esprit vif et l'intelligence précoce du jeune Emmanuel, lui portait la tendre affection d'un père, et exigea que sa sœur entourât son neveu de soins tous particuliers.

Les deux sœurs d'Emmanuel furent mariées, l'une avec Joseph Jaume, l'autre avec le baron François Durand, banquier, et entrèrent par leur union dans deux de nos premières familles du pays. La famille Durand, comme on le sait, a toujours allié aux nobles qualités de l'âme l'usage le plus généreux de son immense fortune. M. Justin Durand, fils de François, négociant, intègre et économiste pratique et positif, est membre de l'assemblée législative. Il fait l'abandon toutes les années de son traitement pour venir en aide à des constructions d'utilité publique, et secourir les classes laborieuses et indigentes.

Emmanuel Bonafos épousa une demoiselle Lazerme, et s'allia ainsi de son côté à une de nos maisons des plus recommandables sous le rapport du savoir, de la fortune et de la considération. Un Jacques Lazerme a été professeur à la faculté de médecine de Montpellier; M. Joseph Lazerme, frère de Mad. Bonafos, était député sous la Restauration. Son fils Charles, un de nos agronomes les plus avancés, est depuis longtemps membre du Conseil Général du département.

Le jeune Emmanuel, né avec de la facilité et de rares dispositions, après avoir fait de brillantes et sérieuses études, quitta à quinze ans le collége pour se rendre à Montpellier, afin d'étudier la médecine et de la pratiquer à son tour.

Arrivé dans cette ville en 1790, là, pendant que ses condisciples, entraînés par les tendances néfastes et les instincts malheureusement aveugles et pervers du temps, travaillent sans goût et sans fruit, Emmanuel fidèle aux principes et aux traditions de famille, peu ému par une liberté qui devait conduire aux horreurs de la licence la plus barbare, et noyer sa patrie dans le sang; calme, se recueille, et redoublant de zèle et d'efforts, se divise entre l'hôpital et le jardin des Plantes, passe de l'étude de l'homme à celle des végétaux, et cherche à devenir ainsi aussi savant médecin que botaniste profond.

Le jeune adepte savait que la science n'agrandit

tout à la fois, professeur d'histoire naturelle à ladite école, et appelé à la direction du jardin des Plantes de la ville, où il devait encore professer tous les ans un cours public de botanique. Mais, tandis que ses nombreux auditeurs, attirés par la grâce et la pureté de sa diction, se pressaient pour l'entendre sur les marches de l'amphithéâtre, les malades, qu'il savait aussi charmer par ses récits et sa piquante originalité, retrouvaient près de lui les consolations dont ils avaient besoin, et devaient lui ouvrir la porte des hospices.

En 1775, il entra en qualité de médecin-adjoint à l'hôpital civil dont il devint le médecin en chef en 1818. — La même année, il fut chargé en la même qualité du service de l'hôpital militaire, tâche pénible qu'il continua tant que la commission administrative des hospices civils en fut elle-même chargée. Dans ces fonctions, tel fut son zèle à remplir ses devoirs, tel fut son amour de l'humanité que, pendant soixante ans consécutifs, il ne manqua pas un seul jour de visiter les malheureux qui lui furent confiés; car il connaissait la moralité attachée à ses délicates fonctions, et sa scrupuleuse philantrophie, disons mieux, sa véritable charité chrétienne aurait reculé devant elles, si sa conscience ne lui avait pas répété qu'il était digne de les remplir.

En devenant le médecin des malades de l'Hôpital, il en était aussi l'ami constant et empressé; avec quel dévouement il cherchait à alléger leurs maux, à tempérer leur misère !

Le soldat souffrant était encore l'objet de toute sa sollicitude. Maître à la fois de la vie et du cœur de ceux qu'il visitait, il en devenait en même temps le confident et l'appui assuré.

Souvent pour entrer plus intimement dans la confiance du vieux brave, il lui laissait raconter tout à son aise et à plaisir, tantôt les joies passées de la famille absente, tantôt les rudes assauts de cette époque gigantesque, et les bonnes chances de l'avant-garde, ou même les scènes divertissantes de la folâtre chambrée; de la sorte, il saisissait tout le côté moral de l'homme, dont il faut savoir tenir compte lorsqu'on étudie et lorsqu'on veut guérir sa maladie.

Ici, nous sommes nécessairement entraîné à exposer les principes d'après lesquels agissait le docteur Emmanuel Bonafos; en effet, ce serait peu dire qu'il était profond naturaliste, qu'il traitait ses malades avec toute la perspicacité, toute l'habileté du praticien; pour mieux apprécier le savant et le médecin, il ne faut pas craindre de discuter, de contrôler ses doctrines.

Comme naturaliste, en se préservant de la manie des systèmes, il n'avait pas seulement étudié la nature dans les livres de son cabinet; mais placé au sein de nos riches montagnes, dont il connaissait à fond la constitution géonostique, son œil investigateur avait cherché à la saisir sur le fait. Son imagination ou quelques écarts isolés ne l'engagèrent jamais à la plier à ses calculs ou à soumet-

tre à une loi unique sa marche féconde et ses opérations si variées à l'infini.

En botanique, l'analyse rigoureuse des parties de la fructification fut toujours son guide; et, quoique au courant de toutes les méthodes, il resta constamment attaché au système de Linnée, qui, malgré ses imperfections, est celui qui offre le moins de difficultés dans la pratique. S'il n'avait pas constitué quelques nouveaux genres, il avait enrichi plusieurs de ceux déjà établis de notes et de caractères que des observations soignées lui avaient fournies. Chargé de la direction du Jardin des Plantes de la ville, la culture, cette pierre de touche des espèces, lui avait offert de grands secours qu'il avait su mettre à profit, pour placer avec certitude, dans des espèces, bien connues, des variétés en grand nombre que les modernes avaient établies sans preuves suffisantes.

En zoologie, des études opiniâtres et assidues, des heureux hasards lui avaient présenté quelques races mal connues qu'il avait approfondi de bonne heure. Plusieurs espèces inédites ne lui avaient pas échappé; il avait apporté de l'ordre dans la nomenclature et l'histoire de plusieurs, et, ce qui n'est pas moins important dans le règne organique, il avait réduit plusieurs espèces en une seule.

Comme médecin, nous allons le voir à l'œuvre.

Trois systèmes sont en présence en médeciue, et semblent former comme trois doctrines, trois camps distincts et séparés.

Les uns, considérant certaines analogies dans le jeu et la marche de la matière et les fonctions de la vie, s'appliquent à montrer, entre la science des corps vivans et celle des corps brutes, une secrète similitude. Recherchant minutieusement les moindres accidens de coloration, de densité, de forme, ils concrètent et localisent; ils ne voient dans toutes les maladies que des perturbations momentanées, un défaut d'équilibre entre certaines forces. Tout mal est pour eux dans la texture organique et dans l'altération qu'elle a subie. La santé ne serait que le jeu régulier d'un mécanisme qui fonctionne bien et au besoin secrète convenablement la pensée.

D'autres, allant de l'âme à l'organisation, donnent à celle-là la direction souveraine de tous les actes qui composent la vie; regardant cette âme non pas comme la forme accidentelle, mais substantielle, comme la perfection et l'achèvement du corps, et peu occupés de l'étude des causes extérieures, ils s'attachent à prouver que les phénomènes de l'économie vivante ne sont pas simplement de l'ordre physique, mais forment, en quelque sorte, des plans réguliers qui peuvent être entrevus, des déterminations curatives du principe pensant, dont il faut étudier et bénir les efforts conservateurs et prévoyans.

Les troisièmes, enfin, mieux inspirés, et se plaçant comme médiateurs entre l'idée mécanique et l'idée spiritualiste, soutiennent que la vie n'est pas un simple lien qui retient ensemble les élémens divers du corps vivant,

mais un corps vivant, pour ainsi dire, qui les meut, les modifie et les transporte sans cesse. Ils signalent certains actes vitaux qui ne sauraient être expliqués par les deux autres systèmes, et ils proclament, avec l'illustre Barthez et son disciple le savant Lordat, un principe tiré des données de l'observation et des théories spéculatives, une sorte de transaction entre les réalités et la raison pure, entre l'empirisme et l'idéalisme, système conciliateur qui, par cela même, dut être adopté par la prudence du docteur Emmanuel, système d'ailleurs rassurant, en ce qu'il sait se confier aux forces médicatrices de la nature, en ce qu'il travaille par tous les moyens, l'investigation savante et l'application utile à pénétrer les causes des affections humaines, pour arriver à les prévenir, à les modifier, à les guérir (1).

Ennemi du charlatanisme, plus ennemi encore de ces longues formules, qui ne dénotent que l'ignorance, s'il avait foi en les ressources de la nature, on ne le vit cependant jamais mettre en doute la vertu des agens véritablement héroïques et curatifs que la matière médicale possède. Notre confrère, pour le juger sainement, pour mieux caractériser sa manière de faire, était sobre de

(1) Dans tous ces systèmes, la vie n'en reste pas moins toujours à définir. — Pour nous la vie est l'âme.

Saint Irenée dit que l'âme est le souffle de la vie.

Dans chaque page de la Sainte Bible, l'âme est toujours prise pour l'origine, la cause de la vie, pour la vie elle-même.

« Insuflavit super adamum, et dedit animam in hominem » viventem. » Génèse, cap. II, v. 7.

médications. Ses études sur la physiologie et sur l'hygiène lui avaient donné bientôt cette conviction profonde et réelle, que c'est surtout dans la juste application de leurs règles que consiste la santé de l'homme; que les erreurs commises si souvent à cet égard la dérangent toujours, et que pour rétablir l'harmonie dans l'exercice de nos fonctions, c'est à elles surtout qu'il faut avoir recours, laissant aux remèdes violens le soin de sauver le malade dans les circonstances seulement où la vie est gravement en danger.

Fort de la conscience de son savoir et de son expérience, il vit rapidement augmenter sa considération en même temps que sa pratique, qui se fussent plus étendues encore sans son excessive réserve et son peu d'incuriosité.

Suivons rapidement un instant M. Bonafos dans les phases de son existence.

Dès le mois de juin de 1794, nous le voyons professeur d'histoire naturelle à l'Ecole Centrale, et professeur de Botanique au Jardin des Plantes de Perpignan dont il était Directeur.

En 1795, il fut nommé médecin adjoint de l'hôpital civil, et fut chargé en même temps du service de l'hôpital militaire de la même ville.

En 1799, ses relations avec la Société Royale d'Agriculture de Paris le firent nommer membre correspondant de cette société, devenue aujourd'hui Société

Centrale et Impériale d'Agriculture, avec laquelle il n'avait pas discontinué de correspondre un seul instant, et à laquelle il avait adressé de remarquables travaux.

En 1800, un des premiers, il pratiqua de nombreuses vaccinations à Perpignan et s'évertua à propager la vaccine dans le département. Depuis 1816, il fit presque toujours ou à-peu-près seul le travail long et pénible de la répartition annuelle des sommes allouées par le Conseil général pour la propagation du bienfait de l'immortelle découverte de Jenner. Cette répartition toujours intègre et juste fut constamment approuvée par MM. les Préfets.

En 1817, il fut appelé à la conservation de la Pépinière départementale, qui, sous son intelligente administration est aujourd'hui devenue cet établissement grandiose et prospère, et cette promenade délicieuse qu'admirent et que viennent nous convoiter les étrangers.

En 1818, il devint Médecin des Prisons civiles, en même temps qu'il passait Médecin en chef de l'Hôpital civil.

En 1823, il fit partie de l'intendance sanitaire des Pyrénées-Orientales, supprimée après l'épidémie de la fièvre jaune de Barcelonne qui l'avait provoquée.

En 1825, il fut désigné pour le Jury Médical, dont il resta continuellement membre, à tous les renouvellemens quinquennaux jusqu'en 1854, où son fils, médecin plein d'avenir, l'a remplacé, ainsi que dans les fonctions de Médecin en chef de l'Hôpital.

En 1827, il fut chargé de professer la partie médicale et physiologique du Cours départemental d'accouchemens. Cours utile qui, grâce à sa patience et à l'habile coopération de son éminent collègue, l'honorable docteur Jacques Massot, professeur de la partie pratique et opératoire, a pourvu notre pays de sages-femmes fort expertes et précieuses.

En 1828, devenu Médecin des Epidémies du premier arrondissement, il fut mis à même de traiter et d'étudier les deux épidémies cholériques de 1835 et 1837. Nous dirons plus tard pourquoi cette faculté ne lui a plus été permise en 1854.

Cette même année 1828, il fut nommé à une très-grande majorité Président du Comité Médical de Perpignan.

L'année 1843, M. le Préfet Vaïsse le comptait au nombre des archéologues qu'il voulait réunir en société.

Le mois de juin 1851, la faculté de médecine de Montpellier et M. le Ministre de l'Instruction publique le désignèrent comme Juge du Concours ouvert devant cette faculté pour la place de professeur de botanique vacante par le décès de M. Raffanault Delille.

Depuis sa création, la caisse d'épargne du département avait voulu pour son administrateur l'homme dont l'activité était connue, la probité proverbiale.

Dès son origine, à son tour la Société Agricole, Littéraire et Scientifique de Perpignan, dont il fut long-

temps le Président, l'appela dans son sein. On sait, qu'à l'instar de son Président actuel, le remarquable M. Auguste Lloubes, il apportait dans toutes les séances, avec l'aménité et la sagesse de sa direction, la prépondérance de son autorité et de ses lumières.

Dans le courant de 1854, il avait été reçu membre de la Société de Botanique de France. De la sorte il devenait le collègue, avant sa mort, de tous les naturalistes illustres avec lesquels il avait été en rapport durant sa vie.

Enfin, en dernier lieu, nous avons été témoin de ces acclamations enthousiastes et unanimes de l'association médicale du département, qui le portèrent d'abord comme Président provisoire de l'association et plus tard comme son Président honoraire.

Il n'est pas indifférent de noter ici que la plupart des places occupées par M. Emmanuel Bonafos sont purement honorifiques, ne donnent absolument aucun droit à une retraite. D'ordinaire elles n'offrent à l'homme désintéressé qui les occupe d'autre avantage, qu'un redoublement de labeurs et d'efforts, et souvent, avec des envieux nombreux, force tracas de toute espèce.

Assurément si M. Bonafos n'avait eu des goûts simples et modestes, un caractère réservé, ses immenses services, le nombre de positions qu'il avait honorablement occupées, auraient dû appeler sur lui de la part du Gouvernement une distinction honorifique qui fût venu couronner toutes celles qui hautement le recommandaient.

Mais soit oubli involontaire ou préoccupation, ou soit, qu'au milieu d'une foule servile et honteusement courbée, on n'ait jamais distingué l'homme qui debout, attendait fièrement sans la demander l'étoile de l'honneur, qui eût été si dignement placée sur sa poitrine, le ruban rouge n'a pas brillé à la boutonnière du vieillard méritant.

Cette existence honorable et si bien remplie devait cependant près de son terme trouver quelques épreuves.

Celui dont les services non interrompus de son grand père et de son oncle paternel en qualité de médecin en chef des hospices de Perpignan, réunis aux siens, présentaient une durée continue de plus d'un siècle, et les siens propres cinquante-trois ans dans les mêmes hôpitaux; celui qui pouvait se dire le Nestor des Botanistes, le doyen des médecins de son département et probablement de la France entière, que la loi des suspects, la fureur, les proscriptions des comités du salut public et la terreur de 93 avaient respecté, devait impitoyablement être frappé en 1848.

En effet, le 4 mars de cette année, la commission départementale des Pyrénées-Orientales suspendit M. Bonafos :

1° Du service de santé de la prison Ste-Claire; il avait été nommé chef de ce service en 1817;

2° De la conservation de la pépinière départementale. Il administrait ce bel établissement depuis sa création en 1819;

3° Des fonctions de médecin des épidémies.

Il avait été nommé en 1828. Depuis lors il ne fut plus réintégré dans aucune de ces fonctions.

Dans cette destitution imméritée d'un vieillard, que tous les gouvernemens qui s'étaient tour-à-tour succédés avaient comblé de faveurs, il y avait une brutalité de vandalisme, qui s'explique par les habitudes et les actes des hommes de révolution, de tous les temps et de tous les lieux.

Chez lui cette disgrâce ne provoqua ni surprise, ni douleur.

Si à cet égard il a jamais laissé échapper quelque plainte, ce n'a été que dans le cercle étroit de quelques amis et dans l'abandon des conversations familières, et encore était-elle tempérée par tout ce que la charité avait mis dans son cœur d'indulgence et de pardon.

Quoiques ses nombreuses occupations et ses devoirs ne lui laissassent que de rares loisirs, M. Bonafos trouvait cependant assez de temps pour se livrer à l'étude de la science et des lettres. La méditation était devenue pour lui un besoin nécessaire. Dans sa vie tranquille et de cabinet, il se nourrissait de la lecture des grands auteurs hypocratiques et arabes, pour mieux s'en pénétrer et pouvoir les comparer à nos auteurs modernes, dans les travaux desquels il était merveilleusement initié.

C'est dans Hanemann lui-même qu'il avait étudié l'homœopathie destinée à ne faire que des dupes, et qui

n'inspire que des roués charlatans. Ces cures miraculeuses qu'on nous apporte à grands frais de Marseille, nous les obtenons tous les jours sans bruit à Perpignan par une hygiène appropriée et opportune, et quelques fois aussi par l'adjonction de capsules les moins offensives du monde, l'amidon et la mie de pain !

La médecine du bon sens est à jamais inamovible, et il n'est au pouvoir d'aucun novateur d'en changer ses principes immuables.

Comme nous l'avons dit, M. Bonafos aimait aussi à étudier cette grande littérature de Rome et du siècle de Louis XIV, qui, riche de tant de chefs-d'œuvre, doit rester pour tous les âges un objet de surprise et d'émulation, car tout y resplandit, tout y éclate en merveilles. Entre les classiques qu'il chérissait et relisait sans cesse avec plaisir, il faut mentionner : Virgile, Horace, Cicéron, Tite-Live, Pascal, Corneille, notre grand Bossuet. C'était comme le résumé des hautes branches du savoir humain : la poésie, l'histoire, l'éloquence. Il savait reconnaître dans les uns de suaves accens, dans les autres de pénétrans récits ; dans ceux-ci des sentimens vrais, élevés par l'impassibilité de l'âme jusqu'à la plus sublime philosophie, et, par le charme de l'expression au plus haut degré de puissance de la parole.

C'est que ces immortels génies étaient accommodés aux allures tempérées et discrètes de sa pensée.

Sans cesse occupé des travaux de l'esprit, souvent retiré dans son silencieux intérieur, on conçoit aisément

que M. Bonafos ait beaucoup écrit. Aussi, laisse-t-il de nombreux travaux inédits, qui demanderaient à être coordonnés et livrés au public.

Parmi d'excellens mémoires sur différens sujets d'histoire naturelle, nous avons rencontré une relation intéressante d'un voyage de Perpignan à Paris, entrepris en 1793. Ce récit plein de péripéties bizarres, burlesques et sérieuses tout à la fois, laisse percer à chaque page l'entrain du jeune homme, la touche et l'art d'un coloriste délicat, d'un maître exercé, et la prudence commandée par les circonstances de l'époque.

Nous avons encore lu de lui quelques jolis vers où pétillent la verve et l'harmonie, et portant l'empreinte de la bonne école et d'une morale de bon aloi.

Tous ses écrits enfin sont sages et purs; le style en est sévère, convenable et poli, d'une correction modèle.

Sa conversation enjouée était agréable, parsemée sans cesse de traits d'esprit, d'anecdotes attrayantes narrées avec sel et toujours à propos; ses manières naturelles et de bon ton laissaient bientôt percer l'homme bien né, et appartenant à cette ancienne société française que nous avons le regret de voir tous les jours s'en aller.

Après avoir considéré le savant et l'homme de lettres étudions un peu l'homme privé.

Nous ne craignons pas d'avancer que le caractère du docteur Bonafos était un heureux mélange de douceur et de droiture. Son regard bienveillant, son front uni,

son visage toujours souriant faisaient de lui comme l'apparition visible, la personification de l'amitié, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une sorte d'incarnation de mansuétude et de bonté.

Rien n'égalait surtout sa modestie. Et ici, je ne veux pas parler de cette fausse humilité qui n'est que la quintessence de l'orgueil, mais cette rare vertu qui veut qu'on n'exagère pas tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait, mais qui nous engage à reconnaître et à avouer le mérite d'autrui, quelquefois même à lui servir d'organe.

Dans notre profession, il est des instans où l'on a besoin de s'oublier et de ne pas offenser. C'est quand une santé chère, menacée, appelle le secours de la science réunie. Soit alors que la gravité du mal assombrisse la parole, soit que la diversité des doctrines et des jugemens, ajoutons l'ardeur des rivalités et des vanités jalouses, puisse donner à l'expression de notre opinion une teinte d'acrimonie ou un cachet de personnalité, M. Bonafos montrait toujours l'urbanité de l'homme à travers le savoir et l'expérience du médecin; préférant la persuasion au combat, souffrant quelquefois de l'erreur des autres, quand personne n'avait à souffrir de la sienne. Aussi, le dénigrement, cette ombre qui suit le mérite, la critique elle-même qui souvent blesse si douloureusement, s'arrêtèrent devant lui; il les avait vaincus par son abnégation et sa placidité.

Un autre trait distinctif dominait encore dans cette nature privilégiée : c'était la charité. Avec quelle régu-

larité il l'exerçait à l'égard des pauvres. Avec quel bonheur aussi il la déployait dans la pratique de son art, qui semble incomplet s'il ne prépare et n'accoutume à la commisération. Et lorsqu'il l'avait exercée sans bruit, sa physionomie s'illuminait de joie, et le sentiment du bien qu'il avait fait rafraîchissait son âme.

Sa maxime était de chercher le bonheur en faisant le plus de bien possible.

Dès sa plus tendre enfance, naturellement accessible aux idées et aux impressions religieuses, il avait senti, sous la tendre et pieuse direction de sa mère, se développer en lui une foi de plus en plus vive. Cette foi ne l'abandonna jamais, ni pendant les années ardentes et tout ensemble insoucieuses de la première jeunesse, ni au sein du discrédit presque universel qui, à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, s'attachait à toute pensée, à toute croyance, à tout acte ayant la religion pour objet ou pour principe. Cette foi n'avait cessé de s'affermir continuellement en lui, et par la lecture assidue des livres saints et par les enseignemens continuels de la vie.

Les sentimens du bon chrétien, il ne dut donc jamais les ranimer et il n'eut pas besoin de les appliquer à la période de décadence de ses forces. Lorsqu'il sentit que le terme de ses jours approchait, (mieux qu'un autre il pouvait les mesurer et les compter), il ne s'occupa plus que de pensées graves et il attendit. A voir cette physionomie tranquille où ne s'étendait aucun voile de tristesse

et d'apréhension, où parlait la bienveillance et l'affection pour ses enfans et tous ceux qui l'entouraient ; à voir cette empreinte de béatitude anticipée du juste qui va de la terre à Dieu, on reconnaissait que c'était Dieu lui-même qui allait se charger d'acquitter, par une belle mort, la dette de reconnaissance du pauvre, la dette de reconnaissance de la cité.

Quand approcha le moment suprême, M. Bonafos, qui déjà avait mis ordre à ses affaires domestiques, se sentit grandir. Le Miserere et le Christ sur les lèvres, il arriva par degrés à cet état de résignation et de sainte volupté où l'âme n'a plus d'autres désirs que l'ordre de la Providence, d'autre résignation que la prière, se séparant par elle des bruits expirans du monde qui fuit. Placé dans cette sphère inaccessible aux angoisses comme aux affections de l'humanité, conservant toute la sérénité dé l'espérance, il s'éteignit le sourire sur les lèvres. confiant en un bon père et peu soucieux du réveil (1).

---

(1) Non-seulement nous n'avons jamais compris l'athéïsme chez le véritable savant, mais nous soutenons que le vrai savant ne peut être irréligieux.

Toutes les vérités sont solidaires, parce qu'elles dérivent toutes du même principe qui est Dieu. Toute science dont le dogme ne remonte pas jusqu'à ce principe est par cela même sans moyen de synthèse et ne peut se constituer ; lorsqu'elle a poussé son travail analytique jusqu'à son dernier terme, elle se trouve réduite à néant.

La foi grandit la science, comme la science fortifie la foi ; j'en appelle aux St.-Thomas, St.-Paul, St.-Augustin, à nos Pascal, à nos grands Bossuet, etc., etc.

C'est au siècle où les grands hommes se faisaient petits par leur ingénuité religieuse, qu'ont lieu les plus immortelles découvertes, celles qui ont bouleversé la face du monde entier, la Poudre à Canon, la Boussole et l'Imprimerie.

Le jour de ses obsèques j'ai vu, non pas de simples signes de douleur sympathique, mais j'ai vu courir parmi la foule attendrie, cette douleur profonde et saintement contagieuse, qui l'avertissait qu'un homme de bien lui était ravi; j'ai vu surtout, rangés en longues files respectueuses, les pauvres qui venaient saluer encore une fois celui qui, couronné en ce moment d'estime et de vertus, avait été pour eux une sorte de représentation divine, car lui aussi avait su consoler et guérir. L'homme de loisir y coudoyait l'homme de peine; le riche, l'indigent, le noble, le plébéien, tous les visages étaient abattus et mouillés de larmes. C'est que cette mort était une calamité publique, comme elle sera à jamais un sujet de deuil pour les nombreux amis du défunt.

Quelques adoucissemens peuvent cependant être apportés à ces regrets unanimes. En effet, rien n'a manqué à celui que la mort elle-même avait craint de marquer de son redoutable sceau. Oui, rien ne lui a manqué; ni le mérite des services publics, ni l'attrait des exercices littéraires, ni la continuité des bienfaits, ni l'auréole des vertus domestiques, ni le bonheur du foyer, ni la consécration de la foi; aussi nous en avons la ferme confiance, dans l'appréciation de la vie et de la mort de leur père, ses enfans, dignes héritiers de ses brillantes qualités et de ses vertus, conserveront la mémoire de ses travaux, de ses services et s'efforceront de les imiter.

Ah! puisse l'exemple paternel être à la fois leur règle

et leur force; qu'il les confirme dans leurs devoirs et les soutienne dans leurs épreuves que, jeunes encore, ils sont appelés à subir; qu'il leur inspire en même temps la sévérité et la justice, la patience et l'amour du prochain ! Qu'il les anime aussi dans la culture des lettres qui ennoblissent nos loisirs, élèvent notre intelligence, tempèrent nos amertumes, peuplent et consolent les mornes solitudes du cœur ! ! !

MASWELL GROTHARTS

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

Syracuse, N. Y.
PAT. JAN 21, 1908

Stanford University Libraries
3 6105 011 804 63

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-9201
salcirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.
DATE DUE